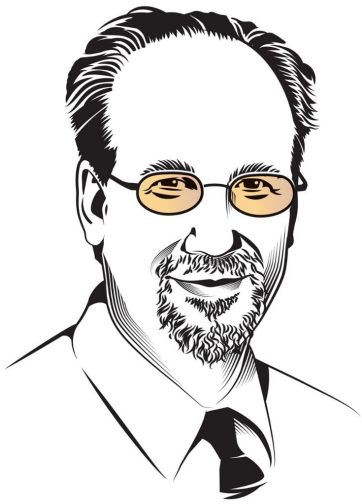
Antoine Arjakovsky « Le facteur religieux est l'une des principales causes de la guerre en Ukraine »



Propos recueillis par Youness Bousenna

L'historien détaille le conflit qui oppose le patriarche de Moscou, devenu idéologue de l'impérialisme du Kremlin, à une Eglise orthodoxe d'Ukraine qui s'est émancipée de la tutelle russe en 2019

ENTRETIEN

Directeur de recherche au Collège des bernardins, l'historien Antoine Arjakovsky est à la fois spécialiste du christianisme orthodoxe et fin connaisseur de l'Ukraine, où il a fondé un institut d'études œcuméniques en 2004, à Lviv. Président de l'Association des philosophes chrétiens et lui-même orthodoxe, il est notamment l'auteur de *Qu'est-ce que l'orthodoxie ?* (« Folio », Gallimard, 2013) et de *Russie-Ukraine. De la guerre à la paix ?* (Parole et silence, 2004). Son prochain ouvrage, *Qu'est-ce que l'œcuménisme ?*, doit paraître le 17 mars, aux éditions du Cerf.

L'invasion russe intervient dans un contexte religieux singulier, marqué par l'indépendance de l'Eglise orthodoxe d'Ukraine en 2019. Comment l'architecture du christianisme oriental s'est-elleconstruite ?

L'Eglise orthodoxe est une communion de quinze Eglises autocéphales – pouvant élire elles-mêmes leur chef – et d'une vingtaine d'Eglises autonomes. Parmi ces Eglises autocéphales, la prééminence va à celle de Constantinople, car elle a constitué le deuxième siège des Eglises chrétiennes après Rome, et avant Alexandrie, Antioche et Jérusalem.

Cet ensemble, qui forme ce qu'on a nommé la « Pentarchie », a constitué la structure de l'Eglise durant tout le premier millénaire, et ses dissensions ont été réglées à l'occasion de sept grands conciles œcuméniques *[le premier a eu lieu en 325 à Nicée, et le dernier en 787, également à Nicée]*. Après de premières scissions, le concile de Florence va réaffirmer l'union des Eglises en 1439. Mais la prise de Constantinople par les Ottomans musulmans, en 1453, marque un éloignement décisif des Eglises orientales à l'égard de Rome, celles-ci lui reprochant son manque de soutien.

Ainsi, à partir du XVe siècle, une nouvelle communion d'Eglises orientales se distingue, dont la primauté revient à Constantinople. Elles commencent alors à être appelées « orthodoxes ». Ce terme polysémique signifie au sens le plus courant « ce qui est fidèle à une norme » : en l'occurrence, les chrétiens

orthodoxes se définissent par leur fidélité aux conclusions des sept conciles œcuméniques du Ier millénaire.

Ces derniers ont essentiellement conduit à deux affirmations théologiques. La première est l'unicité de Dieu comme personne, et sa triple révélation comme Père, Fils et Saint-Esprit ; la seconde porte sur la double identité de Jésus-Christ, qui pour tous les chrétiens orthodoxes est à la fois divine et humaine. Cette orthodoxie de la foi prend au XVe siècle une signification confessionnelle car, après l'échec du concile de Florence, les chrétiens ont commencé à être désignés par des adjectifs : catholiques, protestants et orthodoxes.

D'où viennent les divisions actuelles entre les Eglises orthodoxes ?

L'Eglise orthodoxe de Kiev a été la toute première à être évangélisée, en 988 : elle constitue donc l'Eglise chrétienne originelle en terre slave. Un premier tournant intervient en 1240, lorsque l'invasion tatare a scindé la Rus de Kiev *[nom du premier Etat formé par les Slaves de l'Est, au IXe siècle, aussi orthographié « Rous »]* en deux entités, l'une au nord et à l'est sous la domination du khan musulman, l'autre au sud et à l'ouest sous la domination polono-lituanienne. Le siège de Kiev se dédoubla alors, avec un métropolite de Kiev en Moscovie et un autre en Lituanie, puis à nouveau à Kiev.

Au XVe siècle a lieu un nouveau tournant. Contrairement à l'Eglise orthodoxe ukrainienne, qui l'accepta, le grand prince de Moscou refuse le concile de Florence d'unité entre les chrétiens d'Orient et d'Occident : l'Eglise de Moscou se déclare autocéphale en 1448.

L'élection de son primat ne sera acceptée qu'en 1589 par Constantinople, qui reconnaît progressivement à des Eglises locales – en Serbie, puis en Roumanie, en Bulgarie, en Pologne, en République tchèque et en Slovaquie – leur droit à cette indépendance. Mais, au fil du temps, l'Eglise de Moscou est devenue plus puissante que sa « grande sœur » de Kiev : le royaume de Moscovie a fini par devenir un empire, et règne désormais sur le territoire ukrainien.

Entendant intégrer l'ensemble du monde orthodoxe slave en son sein, Moscou réussit à obtenir, en 1686, du patriarche de Constantinople le droit de reconnaître l'élection du métropolite de Kiev, sous condition que ce dernier continue à considérer le patriarche de Constantinople comme le premier parmi ses pairs. Ce *modus vivendi* a perduré jusqu'au XXe siècle, où le métropolite de Kiev a progressivement cessé de considérer comme son supérieur direct le patriarche de Constantinople, devenant alors complètement dépendant de Moscou.

Dans ce contexte, quelle est la portée de l'indépendance de l'Eglise orthodoxe d'Ukraine en 2019 ?

La reconnaissance de l'autocéphalie de l'Eglise orthodoxe d'Ukraine par le patriarche de Constantinople, Bartholomée, répond à plusieurs enjeux. Depuis l'indépendance de l'Ukraine, en 1991, deux Eglises ukrainiennes dissidentes de Moscou demandaient à devenir une Eglise autocéphale, ce que le patriarche avait toujours refusé. Mais Bartholomée a été impressionné par la vitalité de ces Eglises orthodoxes ukrainiennes séculaires exclues de toute reconnaissance par Moscou.

De plus, le patriarche de Constantinople a été profondément irrité par l'absence du « patriarche de Moscou et de toutes les Russies », qui a entraîné avec lui la non-venue de ses homologues de Bulgarie, de Géorgie et d'Antioche, au concile panorthodoxe de 2016 en Crète – dont les réunions préparatoires avaient commencé cinquante ans plus tôt !

A ce camouflet s'est ajoutée la situation ukrainienne, marquée par l'annexion de la Crimée en 2014 et le séparatisme du Donbass. Bartholomée a donc décidé d'intervenir dans le paysage ecclésial ukrainien en reconnaissant l'autocéphalie de l'Eglise orthodoxe d'Ukraine, ce qui a provoqué un schisme d'ampleur mondiale dans l'orthodoxie, entre l'Eglise la plus légitime, Constantinople, et l'Eglise la plus puissante, Moscou.

L'Ukraine est donc le catalyseur d'une crise de gouvernance au sein du monde orthodoxe, d'autant que cette Eglise orthodoxe est désormais la deuxième plus importante après celle de Moscou.

Quel est le paysage actuel du culte orthodoxe en Ukraine ?

Il existe aujourd'hui deux Eglises orthodoxes : l'Eglise orthodoxe d'Ukraine, désormais autocéphale et qui réunit les deux anciennes Eglises dissidentes, et l'Eglise orthodoxe ukrainienne, qui dépend du patriarcat de Moscou. Cette dernière, qui réunit quelque cinq millions de fidèles, compte le plus grand

nombre de paroisses. Mais cette Eglise souffre de son conservatisme – le culte se fait dans une langue ancienne, le slavon, équivalent de notre latin – et de l'attitude hostile de la Russie envers l'Ukraine, qui la détourne des jeunes.

Avec quinze millions de fidèles, l'Eglise autocéphale, dont le culte se tient en ukrainien, est à la fois plus jeune et plus dynamique. On lui reproche cependant d'être trop proche du pouvoir politique, et notamment de l'ancien président Petro Porochenko, qui a tout fait, en 2018-2019, pour obtenir la reconnaissance de l'autocéphalie.

Au-delà des orthodoxes, il ne faut pas oublier la présence d'une seconde source de conflit portant sur l'Eglise gréco-catholique ukrainienne, comptant cinq millions de fidèles. Cette dernière est issue de l'acceptation par Kiev du concile de Florence en 1439 – que Moscou avait refusé – pour des raisons politiques, liées à la domination polonaise catholique d'alors sur le territoire ukrainien.

Face à l'ampleur prise par la Réforme protestante, cette Eglise a dû choisir son camp, et a privilégié, en 1596, Rome face à Constantinople. L'existence de cette Eglise qui se définit comme catholique et orthodoxe horripile Moscou, qui la considère comme traîtresse, malgré le consensus trouvé en 1993 entre les Eglises catholiques et orthodoxes lors de la réunion œcuménique de Balamand.

Le patriarche de Moscou, Kirill, a prononcé une homélie très remarquée le 27 février en qualifiant de « forces du mal » ceux qui « ont toujours combattu l'unité de la Russie et celle de l'Eglise russe », autrement dit les Ukrainiens s'opposant aux desseins de Vladimir Poutine. Dans ce contexte de crise du monde orthodoxe, comment comprendre cette prise de position ?

Intronisé en 2009, Kirill s'est mué en idéologue du « monde russe ». Sa vision impérialiste considère que les nations russe, biélorusse et ukrainienne n'en forment qu'une, et que son centre est à Moscou. Cette conception se retrouve exactement dans les propos tenus par Vladimir Poutine le 21 février, lorsqu'il a soutenu que l'Ukraine n'avait aucune légitimité comme Etat indépendant et devait revenir dans l'orbite russe *[« Pour nous, l'Ukraine n'est pas seulement un pays voisin, c'est une partie indivisible de notre histoire, de notre culture, de notre espace spirituel », avait notamment déclaré le président russe].*

Kirill a toujours affiché un soutien sans faille à la politique du président russe, que ce soit l'annexion de la Crimée ou le bombardement d'Alep, en Syrie. Dans la sémantique du patriarche de Moscou, l'invasion de l'Ukraine devient une défense face à un empire du mal, lequel inclut cette Eglise autocéphale qui a divisé l'orthodoxie.

Il s'agit donc d'un moyen de se défendre contre l'agression qu'a été la décision du patriarche de Constantinople. Ainsi, le facteur religieux et ecclésiologique est, à ce titre, l'une des principales causes de ce conflit, car s'y s'affrontent deux conceptions de l'Eglise.

En quoi cette nouvelle Eglise autocéphale est-elle aussi un instrument politique pour les dirigeants ukrainiens ?

Cette Eglise participe de la création d'un sentiment national, selon une base qui n'est pas ethniciste. Tout le problème de la vision du monde russe portée par le patriarche Kirill est qu'elle repose sur une continuité mémorielle et ethnique allant de la Rus de Kiev à la Russie de Poutine : cette conception uniquement mythologique ne sert qu'à appuyer la construction d'un empire.

Le contre-modèle ukrainien lui oppose celui de l'Etat-nation moderne cherchant à dépasser les clivages linguistiques et culturels. Cette Eglise orthodoxe d'Ukraine est dirigée par le métropolite Epiphane, seulement âgé de 43 ans.

Alors que Kirill a béni l'invasion, Epiphane s'est adressé à lui, ces derniers jours, en lui demandant d'au moins rapatrier ses soldats morts pour les enterrer dignement. Cette déclaration très forte a évidemment pour objectif de faire honte à l'Etat russe, mais aussi de réveiller les consciences de l'Eglise de Moscou, tout en contribuant à souder la nation ukrainienne.